



Voix intérieures

par Claudine Galea (L'Hérault du jour, 1er mai 2009)

Lucie se sent enfermée. Prisonnière d'une absence. Celle d'André, mais pas seulement. L'espace de la maison est devenu oppressant. Pour se reconnecter au monde réel, celui des sensations, elle s'allonge à même la terre. Plus tard, à la fin, elle franchira la porte, sortira. Jeanne Bastide raconte le lent réapprovisionnement d'une femme par elle-même.

Un silence ordinaire décrit l'histoire d'une perte qui est peut-être davantage celle du sentiment d'exister que de l'être aimé.

Ce sont les objets qui prennent en charge le manque, le vertige. Il y a quelque chose de l'univers de la peinture dans ce lent et pointilleux récit d'un retour à la vie.

Aux natures mortes de l'univers intérieur, s'opposent les éléments de l'extérieur, de la brume hivernale au renouveau de la lumière printanière. Jeanne Bastide prend la mesure du temps, et réussit à créer une suspension atmosphérique, entre asphyxie et reprise d'air. C'est une plongée en soi qui évite tout pathos et toute explication au mystère de la disparition. "L'autre" est un miroir où Lucie s'est peut-être perdue. Parfois, on frôle l'hallucination dans une sorte de syncope du verbe. Pour retrouver la continuité d'existence qui lui permettra de demeurer vivante, Lucie écrit. Une deuxième voix s'élève dans le livre, plus fluide, gaie, avec de forts accents d'oralité. Une voix de vivante, heureuse de l'être.

Un silence ordinaire L'Amourier éditions 2006

par Françoise Oriot (Basilic N° 32 mai 2009)

Que peut la littérature si ce n'est entrouvrir l'écorce et nous laisser apercevoir l'amande, le caché? Ainsi Jeanne Bastide, dans *Un silence ordinaire*, écarte-t-elle l'apparence d'une femme – nous n'en saurons que le nom – pour tenter d'en livrer l'intime.

Une rupture dans son existence *Toujours le même mur – le même mur – la même précipitation à s'y cogner*, la prive de parole. *Sa vie est impénétrable puisque le mot perdu. Alors elle tourne autour d'elle-même cherchant le moindre reflet du secret – même inintelligible.* Lucie frissonne, le ténu des choses, leur présence à la fois puissante et fragile l'émeut, l'éblouit, exige d'elle une autre forme de vie: si Lucie ne parle plus, elle écrit car *Elle entend ce qui ne parle pas.*

Le silence exacerbe les sensations de Lucie. Elle n'est plus détournée d'elle-même par la parole d'autrui mais, en contrepoint à son apparente immobilité, se laisse dessiner et imprégner par les variations du temps et de la nature: le vent, l'ombre des platanes, *le soleil en face, la lumière de fin d'été ou le ciel écrasé...* Lucie a peur, souffre, s'étonne, pense "Comme si la douleur avait pour espace la pensée", écrit Maurice Blanchot.

Lucie se bat, elle écrit ou n'y parvient pas *La phrase ne prend pas son envol – elle reste collée sur des lèvres incapables de lui donner sa liberté.* N'est-ce pas le combat le plus difficile? Car l'écriture seule permet de prendre l'écorce à revers afin qu'à jamais le regard soit transformé *Et voilà que l'ombre m'est révélée.*

.../...



En de courtes scènes *Réveil dans le noir*, *L'air devenait plus léger*, *L'été s'est enfui*, *Elle part...*, Jeanne Bastide, d'une écriture sensible, attentive, nous offre la profondeur de Lucie, son mystère, son chemin de lutte. Comment le monde lui apparaît quand elle ouvre sa fenêtre; comment, perdue dans le noir, elle s'allonge sur la terre; ce qui la ravit et les jours où *le gris reste incrusté*; quand elle manque d'air ou que la lumière l'appelle ou quand les objets la protègent; ce qu'elle voit et ce qui la voit.

Jeanne Bastide suit Lucie au plus près de ses élans et de ses doutes, son écriture l'entoure avec la même tendresse, la même envie de caresse que Lucie éprouve pour les mots, *la douceur mate du papier*, l'encre *porte-bonheur*. Le lecteur n'oubliera plus le regard lumineux de ces femmes, Lucie, Jeanne Bastide, qui à *petits points serrés* cousent *des ailes au vent*.



Sous le bruissement de la langue

par Angèle Paoli (Site : Terres de femmes juillet 2009)

Traversées de pensées étirant leurs ombres insaisissables au long des jours, les plaintes d'*Un silence ordinaire* composent un récit envoûtant. Fluide, impalpable, musical, le dernier récit de Jeanne Bastide est un texte-pastel bouleversant. Assise sous un figuier, à même l'herbe sèche, je laisse monter en moi les images d'un "présent intérieur" qui s'arrime à un paysage d'enfance, rivé à la garrigue de l'été et au bleu de la mer. Une musique des mots, teintée d'une mélancolique tendresse, court entre les pages, d'un chapitre à l'autre. Une douceur lumineuse gagne en profondeur en même temps que se précisent les contours de l'histoire de Lucie. Une histoire de l'abandon et de la perte, tissée, autour de "la part manquante", dans le silence d'un temps identique. Ou dans le retour régulier de son ressac. Pourtant, le "silence ordinaire" qui ronge l'âme de Lucie est aussi un silence "où bruissent la lumière et les insectes de l'été."

Au commencement, il y a cette femme assise dans son fauteuil Voltaire, face au vide que soulignent les objets abandonnés là dans leur forme éternelle. Une partition posée sur le piano fermé, un autre fauteuil, l'armoire qui imprime sa rigidité dans le dos de celle qui écoute. Qu'écoute-t-elle au juste, sinon le silence? Ou encore ce bruit de mots qui monte en elle, ce bruissement de la langue qui surgit d'elle, d'elle ne sait où? Sous la peau. À même la peau. Cette femme, c'est Lucie la bien nommée, sensible aux reflets du soleil sur la pierre et à la lumière apportée par le vent. Lucie qui continue d'habiter la part lumineuse du monde au cœur même du "voyage immobile" qui la consume toute dans l'absence de l'autre. Et jusque dans l'attente "qui se nourrit d'elle", "la grignote". Jusqu'à ce que "le temps la soulage". "La soulage d'elle-même". Et l'appelle sur la route, à hauteur des nuages et du vent.

Broderie sur les mots, – absence et vide dont ils sont porteurs –, *Un silence ordinaire* tient à la fois de la partition musicale et de l'œuvre picturale. Derrière les natures mortes qui habitent le monde familial de Lucie surgissent les portraits de Lucie. Lucie en femme aimée qui fut un jour créée par les mots de l'autre – ses caresses –, Lucie abandonnée à son silence – femme dans son intérieur; femme assise sur une chaise ou sur la grève; femme avec



ses carnets, ses encres et ses mots... Des pastels où s'imprime la poussière. Et la tristesse qui l'endeuille. Partition musicale – le titre et les didascalies qui l'accompagnent donnent à chaque chapitre sa tonalité et sa teneur – qui mêle poésie et prose, *Un silence ordinaire* allie sans rupture les rumeurs du monde extérieur – étrangères et intrusives – et le bruissement intérieur des paroles en ébullition dans le puits, sous la peau. De ce bruissement naît l'écriture. Une émergence qui se lit dans le creuset des rêveries en italiques. Pour Lucie ou pour la voix qui parle en elle, l'écriture est constat d'un décalage, d'une séparation.

“Écrire.

Les mots nous séparent des êtres — je te nomme et tu existes — tu es toi et je suis plus loin.

Dis seulement une parole et je serai séparée.

Non, ne dis rien.

Laisse-moi dans mon silence évidé.

Tu es toi et je suis à courir derrière moi.”

L'écriture est aussi le fil qui relie les mots et le temps. Le seul susceptible de renouer avec la parole perdue.

